

Longtemps occultée, l'histoire de la cité de la Muette, antichambre d'Auschwitz, est mise en lumière

par le nouveau Mémorial de la Shoah. Mais pour les 500 habitants de cette HLM, le passé reste flou et encombrant.



Drancy

Sous la cité, le camp

Par ALICE GÉRAUD
Photos et montage LAURENT TROUDE

Par les larges baies vitrées qui forment des écrans géants silencieux, des visiteurs regardent la cité de la Muette. De là, ils sont un peu en hauteur, un peu de biais aussi, comme en retrait par rapport aux bâtiments de la cité, un grand U gris de quatre étages. Les concepteurs de ce Mémorial de la Shoah, extension du mémorial parisien qui a ouvert fin septembre à Drancy, l'ont voulu ainsi. Pour que le passé regarde le présent sans l'agresser. Car dans cette banlieue au nord de Paris, le passé est traumatique et le présent fragile. «*Il fallait un bâtiment qui ne soit ni clinquant ni arrogant. Un lieu transparent*», résume Jacques Fredj, le directeur du mémorial.

Par les larges baies vitrées qui forment la pièce la plus simple et la plus évidente de cet espace muséographique aux installations ultramodernes, on voit d'abord une cité habitée, un peu triste, assez pauvre et très banale. Le cadre de verre, filtre mémoriel, vient rappeler que, de 1941 à 1944, ces bâtiments gris servirent de camp d'internement puis de

transit pour les Juifs. Près de 80 000 personnes – hommes, femmes et enfants – passèrent dans ces barres de quatre étages, de quelques jours à quelques mois. Et 63 000 furent déportées depuis les gares, toutes proches, de Bobigny et du Bourget.

Un modèle de modernité hygiéniste

Construite dans les années 30 par les architectes Eugène Beaudoin et Marcel Lods qui voulaient en faire un modèle de modernité hygiéniste, la cité de la Muette n'avait jamais été achevée, faute de crédits. En 1941, il n'y avait que le gros œuvre, et les internés ont été entassés dans des pièces sans cloison et souvent sans fenêtres. La gendarmerie française, qui gérait le camp, avait installé des baraquements sommaires pour les latrines et la toilette, ainsi que des miradors et des barbelés pour encadrer les bâtiments. Il y eut ici des morts de faim et de maladies.

A la Libération, baraquements et barbelés ont disparu. «*Drancy la juive*» devint une banlieue comme les autres, ville champignon destinée à absorber la croissance démographique de l'aire urbaine parisienne. En pleine crise du logement, personne n'a alors songé à détruire ou sanctuariser l'ancien camp d'internement. L'urgence était à la construc-

tion. Par ailleurs, rappelle Jacques Fredj, «*l'heure était plus à la célébration des héros que des victimes*». Dès 1948, les travaux étaient achevés, la Muette devint une cité ouvrière habitée. Et durant longtemps, personne ne parla du camp.

Jean-Christophe Lagarde, 45 ans, l'actuel maire (Nouveau Centre) de Drancy, a une anecdote sur ce long silence. Enfant, il était scolarisé à quelques centaines de mètres de la cité de la Muette. Lorsqu'il a étudié en classe l'Occupation, son instituteur a voulu montrer aux élèves ce qu'était un camp. «*Il nous a emmenés visiter Pithiviers, dans le Loiret...*» raconte l' élu, rappelant qu'il a fallu attendre 1995 pour qu'un président de la République, Jacques Chirac, reconnaisse la responsabilité de l'Etat français dans la déportation des Juifs de France. Et 2012 pour qu'un autre se rende sur le site de Drancy: François Hollande qui, en septembre, est venu inaugurer le mémorial.

En réalité, la cité de la Muette avait commencé à recouvrir doucement la mémoire dans les années 70. En 1976, un premier monument, réalisé par le sculpteur Shelomo Selinger, a été installé à l'entrée de la cité. Et en 1988, un wagon-témoin, identique à celui qui déportait les Juifs, a été posé derrière le monument de Selinger. A cette même pé-

riode, deux petites structures associatives ont monté des espaces de mémoire à la Muette: l'Afma (Association Fonds mémoire d'Auschwitz) et le Conservatoire historique du camp de Drancy. Lucien Tinader, secrétaire de l'Afma, explique ce réveil par «*la sortie des thèses néo-nazies*».

Graffitis d'internés et tags antisémites

Ces deux associations ont gardé leurs lieux d'exposition, dans de modestes locaux en rez-de-chaussée où elles ont fait venir chaque année des centaines et des centaines de scolaires. Entre-temps, des traces de l'ancien camp ont été mises au jour grâce à la curiosité d'un photographe américain, William Betsch, qui, en 1999, a exploré les caves de la cité. Il y a trouvé des graffitis laissés par les internés de Drancy: prénoms, prières, inscriptions diverses. Ils y sont toujours. Raphaël Chemouni, responsable du Conservatoire historique du camp de Drancy, fait encore la visite à la lumière d'une lampe de chantier. Ce pharmacien retraité trouve que c'est parfois difficile d'enseigner cette mémoire «*dans le 9-3*». Il évoque «*cet antisémitisme des banlieues*». Il raconte que le wagon à l'entrée de la cité a été saccagé trois fois, qu'il y a eu plusieurs fois des tags antisémites. Lorsqu'il re-





Montage de vues de la cité de la Muette, en octobre, et d'images d'archives (noir et blanc) présentées au Mémorial de la Shoah. Ci-contre : visite d'une cave ayant servi de prison dans le camp avec Jacques Fredj, le directeur du mémorial.

çoivent des scolaires, les discussions sont «parfois tendues». «Les jeunes veulent parler d'Israël. Les anciens déportés qui viennent témoigner sont habitués. Ils leur font la morale.» Dans l'autre petit musée de la cité, situé sur l'aile d'en face, au numéro 4, Lucien Tinader demeure optimiste : «Finalement, je préfère

«Je venais de Seine-et-Marne. La Shoah, on n'était pas vraiment concernés. On était surtout heureux d'avoir un logement et un travail.»

Une résidente de la Muette arrivée en 1954

ces jeunes «Blacks-Blancs-Beurs», comme on dit, un peu remuants et parfois dans la provocation, à ceux qui ne disent rien, qui semblent indifférents. Comme si cette histoire ne les concernait pas.»

Pour les 500 habitants de la cité, le rapport à la mémoire du lieu est complexe. La Muette est un ensemble HLM de tout petits logements, du studio au F2, où vivent principalement des personnes âgées, des personnes seules qui, pour beaucoup, sont en attente d'un autre appartement, plus grand et plus loin. Un détail frappe lorsqu'on se promène dans la cité : on ne voit quasiment pas de familles, et pas de jeunes. «Il y a un important

turnover, on estime que seuls 20% de la population est stable, ce qui fait qu'il y a un faible attachement aux lieux», confirme le maire, Jean-Christophe Lagarde.

Une vieille dame qui promène son chien dans le carré d'herbe à côté du wagon-mémorial nous explique que, lorsqu'elle est arrivée à la cité de la Muette, en 1954, personne ne parlait de ce qui s'était passé. Maladroitemment, elle dit : «Je venais de Seine-et-Marne. La Shoah, on n'était pas vraiment concernés.» Puis elle ajoute : «On était surtout heureux d'avoir un logement et un travail.» Elle a du mal avec le passé encombrant de sa cité. «Je ne dis pas qu'il faut oublier, mais je trouve qu'on met de l'huile sur le feu.» Reprenant la réécriture de l'histoire longtemps véhiculée par le Parti communiste, elle insiste beaucoup sur le fait qu'il n'y avait «pas que des Juifs qui ont été déportés. Il y a eu les homos, les résistants, les Anglais, mais, comme par hasard, on ne parle que des Juifs». Elle trouve que le mémorial, le musée, le wagon et le monument, «ça fait beaucoup». Elle a peur que ça crée «encore des problèmes». Quels problèmes ? «De l'antisémitisme. Parce qu'ici, il y a beaucoup de musulmans», explique-t-elle. Elle s'inquiète de savoir si on va écrire ce qu'elle nous dit. «Faudra pas mettre mon nom ni mon

prénom.» Francine, fonctionnaire retraitée, habite un petit T2 à la Muette depuis vingt-cinq ans. Mais elle ne s'est jamais plu ici. «Au départ, je ne savais pas tout ce qui y avait eu pendant la guerre ici. C'est l'ancien gardien qui m'a raconté.» Plus tard, elle a vu des images du camp. «Ça m'a fait bizarre, c'est comme si on habitait une prison.» Souvent, elle se demande comment cinquante personnes pouvaient vivre dans l'équivalent de son petit F2 de 29 mètres carrés où rien ne semble avoir été modifié depuis les années 50.

«Nos problèmes n'intéressent personne»

Mais elle revient vite au présent et raconte, longuement, ces problèmes du quotidien qui rongent la vie des habitants de la Muette aujourd'hui. Les travaux qu'elle attend toujours. Les jeunes qui lui font peur. «Des bandes qui viennent le soir mettre le bazar et tout casser.» Et puis ces personnes sous tutelle que l'office HLM a placées dans des appartements de la cité. Francine en a marre du monsieur du premier étage «qui met le feu à son appartement» et «montre sa quéquette». Comme beaucoup d'habitants, elle a tendance à penser qu'à la Muette «le passé intéresse plus que le présent». «Nos problèmes n'intéressent personne.»

En 2001, deux ans après les découvertes du photographe Betsch, la cité de la Muette a été classée aux monuments historiques. Officiellement, comme l'une des cités pionnières du logement social dans les années 30, même si, de fait, cette inscription au patrimoine est indissociable de l'histoire du camp d'internement. Le classement a créé des malentendus. Avant, l'office HLM avait commencé à changer les fenêtres en remplaçant les encadrements vétustes d'après-guerre par des huisseries en PVC blanc. Après, l'architecte des Bâtiments de France a imposé l'installation de fenêtres et de volets noirs signés Jean Prouvé, identiques à ceux qui auraient dû être posés à l'origine. Tout est devenu plus long et plus cher. Alors les travaux traînent. Et les gens râlent.

L'œuvre de la rumeur

Lorsque la Muette a été classée, la rumeur a aussi couru que la cité deviendrait un musée et que, pour ce faire, ses habitants en seraient expulsés. Ce projet n'a jamais été d'actualité, d'autant que les associations juives pour la mémoire s'y sont toujours opposées. Mais la rumeur a fait son œuvre, réveillant les angoisses d'une population pour partie fragile et globalement très mal informée. Encore aujourd'hui, certains sont persuadés qu'on a failli les mettre dehors. Ceux que nous avons croisés ignoraient tous que le mémorial était un lieu financé par des fonds privés (la Fondation pour la mémoire de la Shoah), nourissant encore cette rumeur fondée sur l'idée que le passé fait l'objet de plus d'attention que le présent.

Le malaise n'a échappé ni aux concepteurs du Mémorial de la Shoah, ni au maire de Drancy. «J'ai l'impression que les habitants sont un peu gênés d'habiter là, alors que personne évidemment ne le leur reproche. Nous l'avons constaté lorsque nous faisons des visites dans la cité, avant le mémorial. Les gens avaient parfois l'impression d'être les animaux d'un zoo», analyse Jacques Fredj. Le directeur du mémorial raconte que des anciens internés rescapés sont déjà venus frapper à des portes pour revoir le lieu de leur captivité. «Il fallait sortir de tout cela. Et donc sortir de la cité pour faire ce mémorial.» Le bout de terrain préempté par la mairie, situé de l'autre côté de la rue, en face de la cité mais pas tout à fait, remplissait tous les critères. De là, par les larges baies vitrées, on voit l'ancien camp, sans y être. ◀